



Il était une fois le Centre d'études médiévales...

Dominique logna-Prat



Édition électronique

URL : <http://cem.revues.org/532>
ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain
d'Auxerre

Édition imprimée

Date de publication : 15 août 2006
ISSN : 1623-5770

Référence électronique

Dominique logna-Prat, « Il était une fois le Centre d'études médiévales... », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 07 septembre 2006, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://cem.revues.org/532>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.



Les contenus du *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Il était une fois le Centre d'études médiévales...

Dominique Iogna-Prat

- 1 L'histoire commence au cours de l'hiver 1984. Je suis à la veille de soutenir une thèse de troisième cycle sur le dossier hagiographique de saint Maieul, quatrième abbé de Cluny (954-994), et par les hasards de la recherche des sources (la *Quellenforschung* chère aux philologues) je m'intéresse depuis plusieurs années aux écrits des maîtres carolingiens de l'École d'Auxerre, spécialement à Heiric, dont la *Vita sancti Germani* métrique est directement utilisée comme modèle par le rédacteur d'une des Vies de saint Maieul. D'où mon envie de visiter les lieux évoqués par les textes.
- 2 En février ou peut-être en mars, un voyage à Auxerre est programmé avec Guy Lobrichon et Geneviève Brunel-Lobrichon ; Pierre Riché, l'historien bien connu des Carolingiens, « une famille qui a fait l'Europe », est aussi du voyage ; et sur place, nous sommes rejoints par le frère Jean-Baptiste Auberger, le spécialiste des premiers temps de Cîteaux, venu en voisin de Vézelay. Guy Lobrichon a soutenu, quelques années auparavant, une brillante thèse de troisième cycle sur les commentaires de l'Apocalypse dans l'Occident latin (des origines au XII^e siècle), qui est restée inédite pour des raisons que je n'ai jamais vraiment comprises, et ce travail de recherche l'a amené à examiner de façon approfondie l'exégèse auxerroise à l'époque carolingienne ; sa passion pour la codicologie en fait, par ailleurs, avec le grand, l'immense Bernhard Bischoff, l'un des meilleurs spécialistes des manuscrits du *scriptorium* d'Auxerre.
- 3 Guy et moi nous sommes connus au séminaire de Georges Duby, dont il est l'assistant au Collège de France. Il y a des années déjà (en 1976-1977), j'ai assisté, émerveillé, au cours que ce grand maître des études médiévales donne au Collège sur le schéma des trois ordres fonctionnels (ceux qui prient, ceux qui combattent, ceux qui travaillent) – modèle d'organisation de la société chrétienne contemporain, pense-t-il à tort, de la révolution féodale du tournant de l'an Mil ; le livre qu'il tire de ce cours (Paris, 1978), *Les trois ordres*, porte d'ailleurs comme sous-titre « ou l'imaginaire du féodalisme ». Intéressé dans ce cadre par toutes les grandes théories politico-ecclésiastiques sur l'ordre du monde et de la

société, Georges Duby se tourne vers quelques grandes œuvres du passé : Augustin, Grégoire le Grand et, un penseur grec obscur, néoplatonicien sans doute actif au début du VI^e siècle, le Pseudo-Denys l'Aréopagite. Guy Lobrichon signale à Georges Duby l'intérêt des œuvres carolingiennes auxerroises en rapport avec la pensée de l'Aréopagite. Se retrouver à Auxerre, c'est donc suivre la voie tracée par le maître, quitte à mettre à l'épreuve ses thèses : les œuvres d'Haymon et d'Heiric ont permis d'établir que le schéma des trois ordres fonctionnels est une création du IX^e siècle.

- 4 Sur place nous visitons des lieux fort peu fréquentés à cette époque de l'année. C'est un avantage ; le moustachu haut en couleur qui fait visiter les cryptes de Saint-Germain donne, devant un public restreint, deux interprétations : l'officielle, l'obligée, et la sienne, qui n'a rien à envier à toutes les théories sur les trésors médiévaux cachés ! Guy Lobrichon et Geneviève Brunel-Lobrichon connaissent Lydwine Saulnier, alors en stage au Musée d'art et d'histoire d'Auxerre, avant de prendre la direction du Musée et du Trésor de Sens. C'est par Lydwine que le contact s'établit avec une jeune femme gracile, souriante et expansive, Micheline Durand, qui vient d'être nommée conservateur du Musée. Au cours du déjeuner, elle nous expose l'immense tâche que lui a confiée le maire, Jean-Pierre Soisson : la restauration de tout le périmètre de l'ancienne abbatale Saint-Germain, et l'installation, à terme, dans ce cadre rénové, du Musée d'art et d'histoire alors logé dans la Maison du Coche d'eau. Et nous tous de rêver à haute voix sur l'opportunité ainsi offerte aux chercheurs, sur l'intérêt de restaurer un bâtiment de cette ampleur et d'en étudier l'histoire pour ensuite mieux guider le public dans la future abbaye-musée, bref sur la nécessité de conjointre projet muséographique et projet de recherche. Le résultat, vingt ans après, avec l'ouverture des salles médiévales du nouveau Musée, permettra de comprendre la complexité d'une telle conjonction et la difficulté qu'il peut y voir à transformer le savoir des chercheurs en objet de découverte pour les visiteurs.
- 5 Au retour, nous racontons avec enthousiasme notre épopée auxerroise à Georges Duby, lequel, amusé, nous apprend que Jean-Pierre Soisson a, depuis bien longtemps, le désir de créer à Auxerre un Centre d'études à la hauteur des richesses médiévales de la ville et de la région. Un tel Centre existe d'ailleurs sur le papier. En 1975 ou 1976, alors que Jean-Pierre Soisson est secrétaire d'état aux universités, il fait la connaissance de Jacques Le Goff, qui préside aux destinées de l'École des hautes études en Sciences sociales. Celui-ci obtient pour l'École l'accès au diplôme doctoral, tandis que celui-là négocie la création d'un Centre d'études médiévales, ensuite laissé à ce stade de préfiguration. Pourquoi ne pas revivifier cette première initiative ? Telle est la suggestion du « patron », qui nous donne carte blanche pour approcher, avec son appui, à la fois le député-maire d'Auxerre et les instances du CNRS, de façon à donner une dimension nationale au projet.
- 6 Nous repartons rapidement à Auxerre, Guy Lobrichon et moi-même, pour rencontrer Jean-Pierre Soisson. Une rapide présentation est ménagée par Micheline Durand, au Coche d'eau, à l'occasion du vernissage d'une exposition. Le député-maire est, ce samedi-là, en campagne pour les élections cantonales, dans une gestion de son temps à la minute. Pourtant, dès que nous nous ouvrons à lui de l'objet de notre présence, rendez-vous est pris dans les salons de l'hôtel Ribière pour la demi-heure suivante. En nous retrouvant, il nous explique que seuls des jeunes historiens sont en position de réaliser ce qui n'a été qu'esquissé dans le projet de Centre d'études médiévales élaboré avec Jacques Le Goff. Lui aussi nous donne carte blanche pour proposer la constitution d'une équipe de chercheurs à même de valoriser l'histoire auxerroise du haut Moyen Âge et du Moyen Âge central. Insistons sur le fait que sans ce soutien initial puis l'aide jamais démentie des différentes

équipes municipales qui ont suivi, le Centre n'aurait jamais vu le jour et, surtout, n'aurait jamais pu s'installer dans la durée ; deux chevilles ouvrières méritent d'être mentionnées : Daniel Massicard, alors secrétaire général adjoint en charge de la culture, et Michel Zisman, universitaire parisien et adjoint au maire en charge des finances, qui a très tôt l'intelligence de soutenir notre modeste équipe de chercheurs sans pour autant encourager l'idée, alors dans l'air, de l'installation d'un collège universitaire à Auxerre. Du côté du CNRS, contact est pris avec Jean-Philippe Genet, alors chargé de mission auprès de Maurice Godelier, directeur du département des Sciences de l'homme et de la société. Il est impossible, nous explique-t-il, de créer une nouvelle structure CNRS sans en supprimer une autre. Mais pourquoi ne pas abriter le projet auxerrois au sein même de l'équipe de recherche CNRS/Collège de France que dirige Georges Duby ?

- 7 Le « patron » accepte. Nous nous mettons alors à cogiter pour savoir quelle amplitude donner au projet. Une question nous retient spécialement : comment articuler travail sur les textes (que l'on rencontre à foison pour les IX^e-XII^e siècles) à la nécessaire étude des restes monumentaux et au décor subsistants tant à l'abbaye Saint-Germain qu'à la cathédrale Saint-Étienne ? C'est alors que nous sommes contactés par Jean-Charles Picard et Christian Sapin. Le premier est alors maître de conférences à l'université de Créteil ; il est à la veille d'achever sa thèse de doctorat d'État sur la mémoire des évêques dans les cités épiscopales d'Italie du Nord au haut Moyen Âge. Cet historien de l'antiquité tardive et du premier Moyen Âge est membre de l'équipe de la Topographie chrétienne des cités chrétienne de Gaule, et c'est justement lui qui est en charge de la notice « Auxerre ». Comme tel, c'est l'homme de l'articulation entre histoire des textes et art monumental. Sa disparition brutale, en 1992, révélera l'importance de son rôle entre historiens et archéologues. Pour ma part, sans lui, je ne me serais jamais intéressé au versant monumental de l'histoire de l'Église médiévale. Dans ses études de terrain sur la Bourgogne, Jean-Charles Picard travaille étroitement avec Christian Sapin, disciple de Carol Heitz et auteur d'une thèse en cours de publication sur *La Bourgogne préromane* (Paris, 1986). Christian s'intéresse déjà aux cryptes du haut Moyen Âge ; de Flavigny à Auxerre, il sillonne sans discontinuer l'espace bourguignon pour livrer un jour (nous espérons ce jour prochain !) l'étude de base sur le sujet. L'un et l'autre nous font part de leur projet d'étude systématique des monuments bourguignons du haut Moyen Âge dans le cadre du vaste inventaire des monuments pré-romans lancés par Carol Heitz, François Heber-Suffrin et Geneviève Poisson à l'université de Paris X-Nanterre sur le modèle du catalogue des *Vorromanischen Kirchenbauten* allemand. Il n'en faut pas plus pour nous convaincre de faire équipe. Nous décidons alors de faire le tour de tous les chercheurs intéressés par Auxerre et la Bourgogne du Nord et nous lançons une petite équipe pluridisciplinaire intitulée « Auxerre, culture et société, IX^e-XI^e siècles » qui est composée d'historiens des textes (outre Guy Lobrichon et moi-même, Colette Jeudy, « madame Remi d'Auxerre »), un archéologue (Christian Sapin), deux historiennes de l'art (Micheline Durand et Lydwine Saulnier), une chimiste spécialisée dans l'étude des pigments – encres de manuscrits, couleurs des peintures murales – (Claude Coupry), avec Jean-Charles Picard en position d'intermédiaire entre tous ces chercheurs issus de cultures professionnelles si différentes. La providence académique veut que, lorsque l'équipe est officiellement lancée par une convention liant la Ville d'Auxerre, le CNRS et le Collège de France, signée par Jean-Pierre Soisson et Georges Duby, en janvier 1986, Christian Sapin et moi-même sommes, depuis l'automne 1985, devenus chargés de recherche au CNRS. Le travail collectif peut commencer, attirant progressivement nombre de collègues

(chercheurs, enseignants-chercheurs, apprentis chercheurs), sollicités au gré de nos éveils en direction de telle source ou de tel problème, que nous accueillons régulièrement à l'étage qui nous a été réservé dans la Maison du Coche d'eau. Le petit noyau initial devient ainsi rapidement un réseau étendu, en particulier du côté des chercheurs étrangers (à commencer par les chercheurs allemands et américains traditionnellement intéressés par l'histoire de la Bourgogne). Nos contacts avec l'université de Bourgogne (Dijon), alors en sommeil profond après le départ à la retraite de Robert Foltz et Jean Richard, ne donnent rien dans l'immédiat. D'ailleurs, la greffe dijonnaise ne sera pas, même dix ans plus tard, facile à prendre.

IX^eXI^e

- 8 De cette époque de grand enthousiasme et de large improvisation, je garde le souvenir d'activités foisonnantes, avec le souci immédiat de donner de la visibilité, sur place et au-delà, à nos activités. Le Centre Saint-Germain fonctionne à la fois comme un pôle de recherche dépendant de l'équipe de Georges Duby et comme une association de type loi de 1901. Dès la seconde année de fonctionnement, nous accueillons un grand colloque international à l'occasion du Millénaire capétien (987-1987), dont nous sommes, Jean-Charles Picard et moi, les organisateurs avec Xavier Barral i Altet, Robert Delort, Michel Parisse et Michel Zimmermann à Paris, Senlis, Auxerre, Barcelone et Metz. C'est une première occasion pour lancer le Centre. Deux ans plus tard, nous convions tous les spécialistes internationaux à faire le point sur la fameuse école carolingienne de Saint-Germain, dans le cadre des « Entretiens d'Auxerre » animés par Léo Hamon, l'ancien ministre gaulliste de l'information, que le *Canard enchaîné* appelait alors « Léo parleur ». En préliminaire au colloque, nous avons collecté le maximum d'informations sur les manuscrits d'origine ou de provenance auxerroise en travaillant intensivement sur les catalogues de manuscrits publiés ; nous sommes aidés par de jeunes doctorants appelés ensuite à se faire un nom ; je pense spécialement à Michel Lauwers, devenu depuis professeur à l'université de Nice-Sophia Antipolis. Les actes du colloque sont publiés l'année suivante chez Beauchesne, l'année même où est organisée la grande exposition *Intellectuels et artistes dans l'Europe carolingienne*, qui est l'occasion d'un premier bilan d'ensemble sur les diverses sources (écrites et monumentales) au centre de notre travail de recherche. C'est en la circonstance que nous brosons le plan détaillé des études attendues. Soyons honnêtes : autant les projets élaborés alors par Christian Sapin sur le terrain archéologique ont été suivis d'effets à moyen terme (1989-1999), autant le travail a été lent sur le terrain des textes, cela pour des raisons de capacités humaines. La recherche escomptée sur la documentation auxerroise carolingienne (reprise de l'édition des *Gesta pontificum* et étude systématique des commentaires bibliques) n'a pu être que partiellement accomplie. L'édition des *Gesta* est en cours sous la direction de Monique Goulet et de Michel Sot (un volume paru sur les trois) ; mais l'étude complète de la tradition textuelle des commentaires bibliques réclamerait plusieurs vies de plusieurs chercheurs. Or aucune structure de recherche française ne peut réunir des dizaines de personnes à plein temps sur un sujet pareil, contrairement à ce qui peut se faire en Allemagne dans le cadre d'un *Sonderforschungsbereich*. Nous avons néanmoins bien avancé, comme l'a montré le colloque *Haymon d'Auxerre* organisé en avril 2005. Mais beaucoup, sans doute beaucoup trop, reste à faire. Espérons que le Centre y contribuera à l'avenir.
- 9 Dans mon souvenir, l'exposition de 1990 clôt la période fondatrice du Centre. Deux ans plus tard, c'est à Auxerre qu'est organisé le dernier séminaire de Georges Duby. Il y est question de la figure de la Vierge dans la société médiévale (les actes sont publiés en 1996

chez Beauchesne). Le maître parti à la retraite, c'est une nouvelle ère qui s'ouvre ; nous espérons bien poursuivre l'échange avec lui, sans nous douter que, quatre ans plus tard (décembre 1996), il ne sera plus des nôtres. Le CNRS demande à son successeur au Collège de France, Pierre Toubert, de transformer l'équipe en Groupement de recherche (GDR), structure fédérative mieux adaptée à l'objet de nos travaux. Ce GDR, que je dirige ensuite, est doté en 1994 d'un secrétariat avec l'arrivée de Chantal Palluet. À mes yeux, c'est de l'arrivée de Chantal que date le vrai démarrage du Centre, jusque-là administré de façon largement improvisé.

- 10 Chantal appartient au personnel administratif du CNRS chargé de documentation à l'Institut national d'information scientifique et technique (INIST, Paris). Un beau jour de l'hiver 1994, elle se présente au Coche d'eau, où se trouve Christian Sapin. La direction scientifique du CNRS l'a, dit-elle, affectée à l'équipe. Christian et moi sommes un peu interloqués, même si la nouvelle est une bonne surprise. Nous sommes bien placés pour savoir que la direction du CNRS est peu encline à distribuer le personnel administratif en période de restriction, a fortiori s'agissant d'un groupement de chercheurs dont les jours sont comptés (les GDR ont une durée de vie limitée au maximum à deux fois six ans). En fait, nous comprenons vite que c'est l'équipe qui rend service à la direction du CNRS. Dans le cadre des délocalisations pilotées directement depuis Matignon, il est décidé de transférer le siège de l'INIST de Paris à Nancy. Mais le personnel dans son ensemble refuse de suivre. D'où la nécessité de trouver les laboratoires et équipes prêtes à accueillir les anciens de l'INIST. Chantal vit à Auxerre et la commission appelée à statuer sur son cas trouve plutôt commode de la rattacher à notre équipe, même si la solution est temporaire. En fait le temporaire n'a jamais pris fin, pour notre plus grand bonheur.
- 11 Chantal fait souffler sur le Centre un grand vent de professionnalisme. Un vrai secrétariat se met en place et une nouvelle association *ad hoc* est créée pour mieux articuler la dimension publique de nos activités (essentiellement l'apport du CNRS) et les contributions des collectivités territoriales (Ville d'Auxerre, département de l'Yonne et Région Bourgogne). C'est, en fait, une véritable PME qui se met en place, la structure associative nous permettant de pallier les lourdeurs de l'administration publique et ses palinodies quand il s'agit de recruter du personnel scientifique. Le Centre prend alors la dimension qu'on lui connaît aujourd'hui. C'est un laboratoire de recherche bien implanté en Bourgogne et doté d'une remarquable ouverture internationale. Comme laboratoire, l'équipe auxerroise constitue, dès 1997, l'un des pôles constitutifs de la nouvelle Unité mixte de recherche (UMR 5594) que le CNRS décide de créer en Bourgogne en partenariat avec l'université de Bourgogne (Dijon) et le Ministère de la Culture. Tout l'enjeu et, à vrai dire, toute la difficulté de l'opération consistent à bien articuler pôles de recherche (Auxerre, mais aussi les multiples « gisements » médiévaux où nous sommes appelés à travailler : Autun, Cluny, La Charité-sur-Loire, Pontigny, Vézelay...) et pôles d'enseignement à Dijon. Y sommes-nous parvenus ? À mes yeux, pas vraiment de façon satisfaisante. On voit, au Centre, beaucoup d'étudiants venus de partout, mais peu de Dijon. Le paradoxe m'a toujours paru surprenant.
- 12 En revanche, l'ouverture nationale et internationale est immédiatement réussie. À cela, au moins trois bonnes raisons. Cette réussite tient, d'abord, à notre volonté de favoriser l'accueil sur place des chercheurs et enseignants-chercheurs français et étrangers (spécialement allemands, suisses et anglo-saxons) intéressés par nos thèmes de recherche et par l'histoire de la Bourgogne, véritable eldorado des études médiévales. La seconde raison tient au fait que, ces dix dernières années, le métier de chercheur s'est

véritablement mondialisé. Impossible de rester chez soi et, inversement, impossible de ne pas attirer chez soi les acteurs internationaux de la recherche, surtout si le « chez soi » en question est l'objet même de la recherche (je pense spécialement au patrimoine monumental bourguignon). La troisième raison tient au recrutement d'Eliana Magnani au CNRS, en 1999, et à son rattachement au Centre d'Auxerre via l'UMR. Originnaire du Brésil et formée à Sao Paulo à une histoire fortement ancrée dans le champ large des sciences sociales, Eliana apporte au Centre au moins deux ouvertures capitales : ouverture à la sociologie et à l'anthropologie ; échanges réguliers avec la Péninsule ibérique (Espagne, Portugal) et l'Amérique latine (Argentine, Brésil, Mexique) dans le cadre d'ateliers de recherche se tenant à Auxerre, Sao Paulo, Madrid et Buenos Aires. Le Centre d'études médiévales devient ainsi, au fil des années, une petite ruche et une petite Babel. Vingt ans après, le « patron », qui dispose au Centre d'une salle à son nom, qui voit donc tout et entend tout, serait sans doute fier de découvrir que tant de cultures historiques se sont implantées à Auxerre. Mon plus grand souhait : continuer sur cette voie.